

Le sloughi, qui s'inscrit si naturellement dans le cadre de notre Afrique du Nord, est en réalité un habitant récent de ces régions. Porté en Berbérie par le flot des invasions islamiques, il a réussi à éliminer de ce pays l'antique lévrier lupoïde qui y résidait depuis des millénaires et dont l'aire d'habitat s'étendait même bien au-delà.

Evoquer l'histoire de ces deux animaux, c'est, par une curieuse coïncidence, évoquer l'histoire même des origines de la plupart des races actuelles de lévriers. Si nous exceptons, en effet, les grands lévriers nordiques, *barzoïs*, *deerhounds*, *wolfhounds*, qui représentent des types assez particuliers, toutes les autres races de lévriers comportent entre elles des caractères morphologiques très voisins qui permettent de leur supposer une origine commune. Celle-ci semble résider dans deux prototypes : l'un, le lévrier lupoïde de l'antiquité, l'autre, le lévrier asiatique dont le sloughi algérien réalise une magnifique incarnation.

Nous n'examinerons pas ici les effets respectifs de ces prototypes dans la constitution des races actuelles. Nous nous contenterons de brosser à grands traits les étapes de la carrière de ces deux lévriers qui, depuis la plus haute antiquité jusqu'au dernier siècle, furent les précieux auxiliaires des peuples des steppes et des déserts et qui méritent, de ce fait, qu'une place leur soit réservée dans les annales des populations africaines.

ORIGINES DU SLOUGHI

le levrier en Afrique

par le Commandant X. PRZEZDZIECKI

Article passé dans le N° de septembre 1955
de la « Vie canine »



LE LEVRIER LUPOÏDE

En ces temps anciens qui virent évoluer le lévrier lupoïde de Berbérie, un climat plus humide donnait à ces contrées un aspect bien différent de celui d'aujourd'hui. Le Sahara était encore une savane peuplée d'antilopes, d'autruches, de girafes et de divers animaux qui constituent actuellement la faune soudanaise. Dans ces immenses régions qui furent un pays d'élection pour la chasse et que quelques siècles suffirent à transformer en désert, le lévrier lupoïde disposa d'un champ d'activité incomparable pour se perfectionner et affirmer sa personnalité. Il nous reste de lui d'intéressants vestiges notamment de nombreuses gravures et peintures rupestres ; sans doute bien des documents sont encore à recueillir, cependant ceux dont nous disposons actuellement nous permettent déjà de le connaître assez bien.

Ce lévrier lupoïde que l'on peut sans hésiter rattacher au type de lévrier de l'ancienne Egypte, se distinguait par des oreilles dressées et pointues, une encolure large et forte, un garrot bien sorti, des rayons très longs et une queue curieusement spiralée s'enroulant sur une croupe très courte. Les sujets les plus primitifs accusent un garrot particulièrement chargé et un fouet un peu fourni. D'autres, par contre, plus évolués, beaucoup plus longilignes, avec les mêmes oreilles droites et pointues, s'identifiaient avec le lévrier grec, connu lui aussi de l'antique Egypte.

Pastel de M.R. Mauvy

Tous ces types qui ressortent des gravures ou peintures rupestres sahariennes de l'époque néolithique, contemporaine de la période historique de l'ancienne Egypte donnent lieu à d'intéressantes corrélations avec les documents égyptiens.

Que nous prenions pour exemples les lévriers de l'oued Taghit en Ahnet, chassant le mouflon ou l'autruche, ou ceux des Ajers coursant l'antilope oryx ou reposant dans l'attitude hiératique du sphinx ou du chien d'Anubis, si familière aux lévriers, tous les sujets naïvement exprimés par les graffitis sahariens trouvent leur réplique dans les images égyptiennes artistiquement stylisées, dont la grande valeur documentaire a l'inappréciable mérite de nous faire exactement connaître ce qu'étaient les lévriers lupoïdes de l'Antiquité.

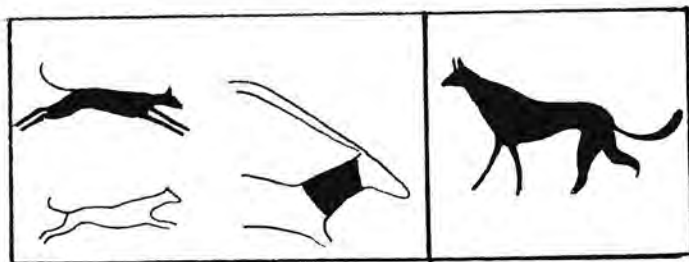
L'examen comparé de l'art rupestre saharien et de la documentation égyptienne, tant iconographique que bibliographique, nous représente ce lupoïde comme un authentique lévrier, rapide, prenant la gazelle et l'autruche, fort courageux puisqu'il chassait l'oryx et ne craignait pas d'attaquer le lion, distingué, affectueux et fidèle, inséparable compagnon des Pharaons et des grands personnages qui ne pouvaient se passer de sa présence dans leurs palais.

(suite pages 12-13)

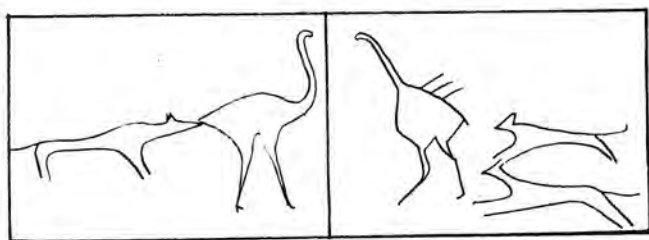
ORIGINES DU SLOUGHI

le levrier en Afrique

(suite de la page 11)



Peintures rupestres du Tassili des Ajjers (Document au Musée Saharien d'Ouargla, croquis de l'auteur).



Lévriers chassant l'autruche (gravures rupestres d'Ahnnet, Sahara Central, croquis relevé par l'auteur).

Ce levrier est vraisemblablement le premier qui ait été utilisé dans l'ancienne Egypte et nous trouvons déjà sa silhouette si caractéristique sur des plats creux en poterie rouge à l'incision blanche de l'époque prédynastique (quatre à cinq mille ans avant notre ère).

L'ancienneté de la présence de ce levrier en Egypte ne saurait cependant nous faire négliger de mentionner certaines données qui, à première vue, tendraient à lui assigner une origine étrangère. Il est en effet établi que dès le III^e millénaire, et probablement beaucoup plus tôt, les Egyptiens se procuraient des lévriers au fabuleux pays de Pount — correspondant aux régions des Somalis et de l'Arabie méridionale — dont les trésors complaisamment énumérés par les chefs des expéditions maritimes, comportaient entre autres des lévriers.

Toutefois les textes relatant ces expéditions et mentionnant l'importation de lévriers ne nous permettent pas de déterminer encore leur race et il serait imprudent de se baser sur ces seuls documents pour bâtir une théorie sur une hypothétique origine étrangère du levrier lupoïde. Il convient de remarquer, en effet, qu'à l'époque de la rédaction de ces relations, le levrier asiatique aux oreilles tombantes figurait déjà dans l'iconographie égyptienne. Selon toute vraisemblance, les lévriers amenés du pays de Pount devraient être des asiatiques, des sloughis, tandis que le levrier lupoïde représentait la race autochtone.

Les auteurs de l'Antiquité ne nous apportent guère de renseignements sur le levrier. Hérodote même, qui nous dépeint cependant maints animaux étranges rencontrés au cours de ses voyages, ne nous en parle pas. Ceci laisserait supposer que le levrier était déjà bien connu de ses compatriotes et ne méritait pas de description particulière.

Toutefois, une telle lacune nous déçoit chez Xénophon. Sans doute dans son traité de la chasse, Xénophon mentionne-t-il le « Chien indien » propre à la chasse au cerf, mais son allusion est trop laconique, pour être exploitée.

Il faut en somme attendre au II^e siècle de notre ère pour disposer enfin d'une documentation relative au levrier. Or celle-ci, qui est l'œuvre d'Arrien, haut fonctionnaire romain, concerne spécialement le levrier d'Europe.

Nous cantonnant dans le cadre africain, nous nous bornerons à signaler une remarque d'Arrien, fort intéressante pour notre sujet, puisqu'elle permet de constater que le levrier lupoïde existait de son

temps en Europe. Parlant en effet des « vertragi » — noms donnés par les latins aux lévriers de l'Europe centrale — Arrien s'exprime ainsi en ce qui concerne leur port d'oreilles : « Ils doivent avoir les oreilles longues et souples, en sorte qu'elles retombent comme brisées ; mais les oreilles dressées ne sont pas mauvaises pourvu qu'elles ne soient pas courtes et dures... ». Cette dernière précision que corroborent bien d'autres documents, tels que décorations de poteries ou d'objets de bronze, prouve que le levrier lupoïde était encore présent en Europe aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous savons d'autre part qu'il était largement utilisé en Afrique du Nord sous la domination romaine et son image apparaît fréquemment sur les mosaïques, fresques, sculptures et poteries mises à jours au cours des fouilles savamment entreprises par nos archéologues.

Ainsi, durant des millénaires, il exista dans ces pays, un levrier spécifiquement africain absolument distinct du sloughi arabe.

Et puis le rideau tombe. Pour le levrier lupoïde, l'heure avait déjà sonné au Sahara où la péjoration du climat amenant la raréfaction du gibier avait rendu sa présence inutile. Dans le reste de l'Afrique du Nord, l'arrivée des conquérants arabes allait aussi marquer le déclin de son destin. Cédant la place à un levrier nouveau, fils des lévriers asiatiques qui accompagnaient les tribus de l'Islam dans leur migration vers l'Occident, il s'efface alors comme son époque, dans la brume des « siècles obscurs du Maghreb ».

De nos jours, l'antique levrier lupoïde survit encore en un dernier rameau représenté surtout par les *podencos* et les *charnigues*. Quelques podencos existeraient encore dans les pays ibériques et peut-être même en Oranie. Quant aux charnigues qui s'étaient maintenues dans le Midi de la France jusqu'au siècle dernier et chassaient avec une égale aisance la plume et le poil, leur trop grande habileté à prendre le lièvre à la course les désigna à l'attention des représentants de la loi. Un arrêt de la Cour d'Aix les classant dans le groupe des lévriers est venu mettre un terme à leur activité et a amené leur disparition. A notre connaissance, il en existerait un petit noyau dans la région de l'Etna.

Sauf cette réserve relative aux podencos et charnigues, le levrier lupoïde ne se manifeste guère plus chez les générations actuelles de lévriers africains que par l'apparition sporadique de quelques discordances que les éleveurs soucieux de respecter l'orthodoxie du canon arabe, s'attachent à éliminer.

En somme, le levrier lupoïde appartient déjà au passé, mais un passé récent qui n'exclut pas toute possibilité de le voir réapparaître pour peu que des amateurs éclairés veuillent s'adonner à cette tâche.

LE SLOUGHI

Le levrier arabe — le sloughi — fit donc son apparition en Occident au Moyen Age. Tandis que les Croisés, rentrant de leurs expéditions introduisaient quelques sloughis en Europe, l'apport arabe en Afrique du Nord était suffisant pour que cette race nouvelle finisse par se substituer à l'ancienne.

Le sloughi appartient à la grande famille des lévriers asiatiques qui englobe notamment le levrier syrien, le levrier persan et le levrier afghan. Tous ces lévriers présentent de nombreux caractères morphologiques communs et ne diffèrent les uns des autres que par la plus ou moins grande largeur du crâne, la longueur du chanfrein et la nature du poil.

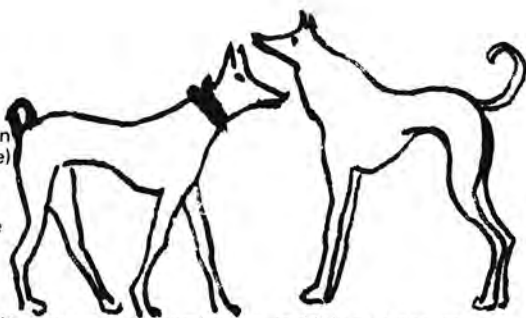
Dans l'état actuel de nos connaissances, les étapes de l'histoire du sloughi sont assez difficiles à retracer. Sans aller jusqu'à nous demander si le sloughi préexistait comme tel lorsqu'il est devenu le compagnon de l'homme ou s'il est une création de celui-ci — ce qui reviendrait à poser le problème de l'origine des lévriers, question encore largement controversée — on peut simplement constater que la présence du sloughi aux côtés de l'homme remonte en Asie, aux premiers âges de la civilisation. Son port d'oreilles tombantes, indice d'une très ancienne domestication, ajoute d'ailleurs à cette donnée.

Il est curieux de rappeler, au sujet de l'origine du sloughi, la distinction que les Arabes n'ont jamais manqué de faire entre lui et les autres chiens, attestant que pour eux le sloughi est *horr*, noble, et n'est pas un chien. Et lorsque l'Emir Abd-el-Kader écrivait que les sloughis, les seuls lévriers qu'il connaissait sans doute, prenaient leur nom du pays de Sloughi... « lieu où ils sont nés, assure-t-on, de l'accouplement des louves avec les chiens... », il ne faisait qu'évoquer une vieille légende orientale attribuant au sloughi une origine différente de celle des autres races canines.

Dans l'Antiquité, la pénétration du sloughi en Afrique semble avoir été limitée à l'Egypte et ce fut seulement à la faveur des migrations islamiques que le sloughi dut d'être transféré à l'autre extrémité de ce continent. Il se répandit rapidement dans tout le Maghreb, éliminant ou absorbant les races locales et son histoire est dès lors liée à celle des tribus nomades. Une grande tribu saharienne, celle des Chaamba, tire même son nom d'une sloughia, Amba, qui chassait au désert avec son ancêtre.

A gauche :
lévrier égyptien
(ancien empire)

A droite :
lévrier lupoïde



Il ne faut pas s'étonner que de nombreuses variétés se rencontrent dans le type du sloughi. L'adaptation aux différentes régions, les conditions diverses d'absorption des races en place, les expliquent aisément. Il serait d'ailleurs curieux de définir et classer ces différentes variétés et de noter pour chacune d'entre elles et pour chaque région la plus ou moins grande pureté du type (1).

Une telle enquête menée sur une grande échelle, débordant l'Algérie et s'étendant à toute l'Afrique du Nord jusqu'au Soudan et aux régions du Tchad apporterait certainement des données intéressantes non seulement pour l'histoire des lévriers mais aussi pour celle des groupements humains répandus dans ces vastes contrées.

La silhouette du sloughi est trop familière à tous ceux qui évoluent dans ces régions d'Afrique du Nord pour qu'il soit nécessaire d'en donner une description détaillée ; aussi nous bornerons-nous à souligner ses caractères essentiels. La tête, sans être lourde, est assez importante avec un crâne plat, un peu large à sa base. L'œil doit être aussi foncé que possible, le regard nostalgique. Les oreilles plates et tombantes sont attachées sur la ligne de l'œil ou légèrement au-dessus. La poitrine très profonde descend à peine au niveau du coude. La ligne de dessus est presque horizontale, le dos court, le rein fort et la croupe osseuse et oblique. Les rayons sont longs et bien d'aplomb. La queue est mince, sans frange et portée bas. Elle doit atteindre la pointe du jarret et peut former à son extrémité une courbure accentuée.

La musculature est éminemment sèche, le poil ras et fin. Les robes les plus appréciées sont les robes sables plus ou moins charbonnées avec masque noir, et les robes bringées.

De l'Atlantique au Golfe Persique, dans toutes les régions subdésertiques où la même steppe monochrome s'étend à l'infini sous le ciel pâle, le sloughi est dans son domaine. Et des plaines marocaines aux rives de l'Euphrate, chaque soir avant le coucher du soleil, se répète la même scène... Après un long sommeil réparateur, le sloughi s'éveille, étirant distraitement ses longues jambes. Puis sans hâte, se coulant entre les touffes, il va de tertre en tertre d'où son regard scrute l'horizon lointain... Et, contrastant étrangement avec sa nonchalance de grand seigneur, c'est alors la détente fulgurante et la course folle vers la proie qui s'enfuit.

Grâce à son contact avec les réalités quotidiennes, le sloughi a été protégé jusqu'à ce jour du perfectionnement artificiel dont d'autres lévriers ont été l'objet. Splendide athlète, merveilleusement construit pour la course, d'un fond inépuisable, il est par excellence le chasseur des gibiers les plus rapides. Ses articulations robustes lui permettent de bondir à une allure vertigineuse à travers les terrains les plus variés et d'exécuter des crochets foudroyants dans le sillage de sa proie. Il est redoutablement armé pour attaquer la gazelle, le chacal et l'antilope.

Dans le cadre plus restreint de nos cités, où les amateurs soucieux de maintenir la pérennité de sa race ont réussi à l'acclimater, le sloughi a montré qu'il savait se plier aux exigences du siècle et ce chien qui, dans la steppe, reste indifférent à tout ce qui déborde du cadre de la chasse, a appris à se montrer un gardien vigilant, incorruptible et redoutable.

Se comportant comme un animal très près de la vie libre, le sloughi se révèle d'une intelligence subtile mais d'un caractère indépendant et fier. Très personnel, témoignant assez d'indifférence envers celui qui le nourrit, il ne donne réellement son affection qu'à celui dont il se sent aimé et qui sait lui procurer la joie de dévorer les grands espaces. A celui-là seul, il accorde assez de confiance pour entendre sa voix et répondre à ses sollicitations, et son obéissance est alors, moins un acte de soumission, qu'un geste de gracieuseté.

Compagnon traditionnel des fils de grande tente, le sloughi voit, hélas, se restreindre dangereusement le champ de son activité depuis les interdictions de plus en plus envahissantes des lois occidentales.

Certes, à l'époque où la loi prohibant l'usage des lévriers à la chasse fut étendue à l'Algérie, peut-être le sloughi concurrençait-il le fusil à pierre. Après un siècle de progrès durant lequel le législateur ne s'est guère préoccupé de limiter la puissance destructive croissante des armes de chasse, cette loi encore en vigueur nous apparaît inique et il serait juste que des dispositions moins strictes interviennent, permettant de conserver au sloughi d'Algérie ce champ d'action auquel sa qualité d'habitant de ce pays lui réserve un droit imprescriptible.

Le sloughi est certes un grand chasseur mais il n'est pas le destructeur que l'on stigmatise. Pour lui une chasse peut se traduire par une proie ou deux, tableau bien modeste en face de celui des chasseurs actuels disposant de moyens de transport à grand rayon d'action pour la recherche du terrain propice — quand ils ne servent pas à la poursuite... — et d'armes perfectionnées pour un tir rapide à longue distance, agrémentées de dispositifs d'optique permettant de viser et de tuer à coup sûr.

A côté de cette chasse où le civilisé, au XX^e siècle, amenuise chaque jour les chances du gibier, il paraît intéressant de rappeler la manière dont les Celtes concevaient l'usage des lévriers. En notant le sentiment d'équité en vénerie qui animait les chasseurs celtes, Arrien nous explique que des règles précises déterminaient le début de la chasse pour réserver quelque chance au lièvre et éviter qu'il ne fut pris trop tôt : «... le lièvre eût été pris sans combat... En effet, les vrais chasseurs n'aiment pas les chiens à la chasse pour capturer le gibier, mais en vue de la lutte à la course, et ils se déclarent contents si le lièvre réussit à regagner indemne son gîte. Et même s'il l'aperçoivent exténué sous un buisson épineux, ils rappellent les chiens s'il s'est vaillamment comporté... ».

Cette éthique de la chasse chez les Celtes ne pourrait-elle pas servir de base à une réglementation de la chasse au sloughi ? Après dix-huit siècles de civilisation, sommes-nous réduits à n'accepter de la chasse que le déploiement d'une technique dévastatrice et à maintenir l'interdit sur la chasse au sloughi, infiniment moins meurtrière, et qui s'inscrit si traditionnellement dans le cadre africain ?



En ce temps où chaque pays réagissant contre l'universelle et tyrannique uniformité du progrès, s'efforce de dégager de sa propre substance tous les éléments susceptibles de l'aider à retrouver quelque originalité, souhaitons que l'Algérie n'oublie pas que la chasse au lévrier constitue un élément très caractéristique des coutumes de ses peuples.

Pour conserver sa raison d'être, le sloughi recule toujours vers ces régions plus lointaines ou dans un émouvant anachronisme, les jours du XX^e siècle s'écoulent au même rythme qu'aux temps des patriarches. Là, compris du nomade, qui le chérit, veille jalousement sur la pureté de sa lignée et, par égard pour ses innombrables quartiers de noblesse, lui fait place sous la tente aux côtés de ses enfants, le sloughi poursuit encore son destin.

Sur la toile de fond de notre Afrique du Nord, la silhouette aristocratique du sloughi se détache comme un élément superbe de son décor. Le palmarès de l'élevage algérien peut s'enorgueillir d'inscrire parmi ses lauréats ce splendide animal qui, depuis de longs siècles, a acquis droit de cité dans ce pays où il évoque dans sa fière beauté, toute une époque de l'histoire des hommes.

Commandant X. PRZEZDZIECKI.

(1) J'accueillerai volontiers les remarques et critiques de tous ceux que cette étude intéressera. Je leur serai notamment reconnaissant de tous renseignements qu'ils voudront bien me communiquer tels que relevés de dessins rupestres représentant des chiens, découvertes d'ossements, régions où existent actuellement des lévriers, noms des tribus qui en élèvent, techniques de la chasse, description de ces lévriers (photos si possible), noms dont ils les appellent, généalogies de lévriers encore tenues par certaines tribus...

De petits détails offrent parfois de l'intérêt, en voici un exemple : un Pharaon de la XI^e dynastie (2 000 ans avant notre ère), se fit représenter sur sa stèle funéraire avec quatre de ses chiens dont les noms furent gravés, ce qui nous permet de savoir que l'un d'eux se nommait Ebeker. N'est-il pas tentant de rapprocher de ce nom le terme d'abaïkour utilisé par les Touareg pour désigner le lévrier ? ...